François COCHET, *Armes en guerre, XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités*

Paris, CNRS Éd., 2012, 317 p.

Julie d'Andurain

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6774>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6774

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 339-341

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julie d'Andurain, « François COCHET, *Armes en guerre, XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 27 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6774> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6774>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Société

François COCHET, *Armes en guerre, XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités.*
Paris, CNRS Éd., 2012, 317 p.

Après avoir inauguré ses recherches par l'étude des prisonniers de guerre définis comme des soldats sans armes, François Cochet, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lorraine, aborde désormais le thème des « armes en guerre » dans le cadre d'une réflexion plus globale sur le soldat et la pratique de la guerre. Dans cet ouvrage, l'historien spécialiste des mémoires et de l'expérience combattante désire mettre en valeur l'une des dimensions de la culture matérielle, celle de la relation de l'homme avec l'outil ou la machine qui, tout en prolongeant son bras, fait de lui un combattant. En examinant la manière dont les hommes ont parlé des armes au cours des deux derniers siècles, François Cochet a cherché à « faire dire la guerre aux armes » en l'analysant de façon totale, de manière diachronique et en l'élargissant à l'ensemble des conflits du XIX^e jusqu'au XXI^e siècle.

Dans un propos liminaire, tout en invitant à penser à la diversité de ce que le mot arme recouvre – arme blanche, arme à feu, arme de poing, arme automatique, arme psychologique ou technologique, arme « lourde » ou « légère » – et les notions auxquelles il est associé – performance, vitesse, confort et même sécurité –, François Cochet rappelle l'ambivalence de l'objet, de « l'outil du combattant » à la fois instrument protecteur pour le soldat qui le porte et engin de destruction pour son ennemi. Il montre aussi – et c'est là un fil rouge de sa démonstration – le poids tant culturel qu'économique du choix des sociétés dans la sélection des armes, dans celle de l'amélioration de leur performance, fut-elle celle de devoir donner la mort à un moindre coût. Si les transitions techniques importantes – comme l'automatisation des armes à feu – s'accélérent au cours des périodes de conflits majeurs, elles s'effectuent souvent sur la base de contraintes budgétaires ou de pressions de groupes d'intérêts davantage que sur des réflexions de doctrines d'emploi ou de retour d'expériences (ou *lessons learned* à l'anglaise) qui feraient la part belle à l'utilisation des armes par les hommes. Dès lors, si les conflits importants entraînent nécessairement des innovations, elles modifient du même coup le rapport du soldat à son arme. C'est là le cœur du propos : comment le soldat s'adapte-t-il aux armes qu'on lui propose, qu'on lui impose ? L'idée de l'auteur est de tenter de mesurer – partiellement dans

les conflits de masse caractéristiques des sociétés contemporaines – les ruptures et les continuités dans l'usage des armes à travers la manière dont les hommes en parlent et surtout à démasquer la façon dont le soldat parle de lui et de sa guerre dans la manière dont il l'évoque.

Pour traquer ce discours du combattant, François Cochet procède en trois grands points distincts. Dans une première partie, il se propose d'étudier ce que « les armes disent des évolutions guerrières ». D'une manière générale, la question de l'armement du fantassin a toujours été centrée sur l'amélioration de la précision et de la portée tandis que, dans le même temps, des efforts étaient faits pour abaisser le poids des instruments de combat et réduire leur calibre. Longtemps contrarié par les services de l'intendance qui craignaient des emplois excessifs de munitions, le débat sur l'automatisme ne résiste pas aux deux guerres mondiales au cours desquelles l'emploi des armes automatiques se systématise. Au cours de la même période, l'irruption de la motorisation dans le corps de la cavalerie entraîne la quasi-disparition des cavaliers et leur remplacement par les blindés dès la Première Guerre mondiale tandis que l'évolution de l'artillerie commence après 1870 sur la base d'un transfert de technologie de l'industrie de l'acier vers l'armement pour trouver à s'employer à grande échelle à partir de 1914. Les innovations débouchent-elles de façon systématique sur une dangerosité croissante du champ de bataille ? Non, pas nécessairement, car le lieu où s'exerce le combat varie de façon importante entre le front étroit d'Austerlitz, celui au contraire fort large de la guerre de tranchée ou encore celui plus mobile des guerres coloniales. En revanche, le champ de bataille lui-même peut faire apparaître de nouvelles armes (gaz de combat, mines et plus récemment les explosifs improvisés) ou se voir privé en approvisionnement (blocus) au point qu'il devient nécessaire pour les militaires raisonner en termes d'efficacité par rapport au champ de bataille quelles que soient les évolutions technologiques de l'armement. En conséquence, François Cochet affirme avec raison qu'il faut relativiser l'effet de l'introduction d'armes nouvelles sur le champ de bataille tant il est vrai qu'elles trouvent rapidement leur parade. Au-delà, il existe des enjeux de communication qui passent aussi par une mise en image des armes (photographie, cinéma). Naturellement, si l'identification des armes à la masculinité montre qu'il existe un lien avec la sexualité, François Cochet ne se contenterait pas d'un simple rappel de leur dimension phallique.

À la faveur de travaux récents d'historiennes qui contribuent à renouveler l'histoire des conflits en introduisant la notion de « *gender* », il insiste aussi sur le fait que la sexualité – en l'occurrence le viol – se transforme aussi, dans bien des guerres, en une arme. Ainsi cette analyse lui permet-elle de montrer que l'équipement des armées constitue en soi un symbole de puissance. Or, ce signe extérieur de la force est loin d'être anodin puisqu'il existe derrière toutes les représentations d'armes une typologie significative témoignant, qui de la virilisation de l'arme, qui de son idéologisation ou de sa destruction. À travers huit photographies-types, François Cochet propose une taxinomie de la représentation des armes qui constitue l'une des grandes originalités de l'ouvrage.

Dans une seconde étape, l'historien matérialise la façon dont les armes « disent les guerres des chefs » c'est-à-dire autant celles de la hiérarchie militaire que celle des donneurs d'ordre politique. Là, il s'agit de comprendre la façon dont s'opère la sélection des armes dans un processus itératif entre les bureaux d'étude, les cahiers des charges des directions d'armement, les industries d'armement et les allées ministérielles. François Cochet insiste sur l'enchevêtrement voire l'opacité des processus de décision, plus complexes encore dans les démocraties que dans les dictatures où les despotes savent raccourcir la chaîne de décision à leur seule personne. Quand bien même l'opération de la prise de décision serait-elle rapide, les mises en œuvre techniques peuvent être longues car trop souvent, en matière de production d'armement, le mieux est l'ennemi du bien. Ainsi l'historien donne-t-il quelques exemples choisis de chefs, tel le général Estienne, raillant les « techniciens » qui, par souci de bien faire, ralentissent les processus de production. L'historien poursuit en montrant que, désormais, la production des armes passe par l'analyse des expériences passées, par le « retour d'expérience » (ou RETEX) qui s'appuie sur les erreurs du passé pour construire l'avenir.

Tout processus de production implique de devoir également penser en termes de stocks d'armes qu'il faut, selon les cas, accumuler, gérer, et parfois détruire. Dans le cadre de marchés internationalisés, on assiste à un contrôle de plus en plus grand des États sur les productions d'armes, ce qui explique que la fabrication et plus encore la vente des outils de la guerre soient essentiellement des privilèges régaliens au point de constituer, dans un cadre désormais globalisé, l'un des éléments du succès commercial des États. À l'échelle humaine, à l'autre bout de la chaîne, dans le cadre de la privatisation des armées avec des sociétés

militaires privées (les SMP), les mercenaires achètent eux-mêmes leurs armes avec l'idée que cela doit participer leurs succès futurs. Dans cette « guerre des chefs », les manuels d'emploi des armes représentent un témoin important et utile, en même temps qu'un outil précieux pour évaluer l'efficacité ou le décalage des mesures, car il existe souvent un fossé entre l'apprentissage théorique et l'emploi pratique des armes, ce dont témoignent très souvent les soldats.

C'est justement cette dernière dimension, la façon dont les « combattants disent les armes », qui intéresse le plus l'historien, car on se trouve là au cœur de « l'expérience combattante ». François Cochet insiste particulièrement sur la subordination des soldats à leur objet de guerre, où l'arme désigne l'homme plus que le contraire (l'artilleur, le carabinier, le cavalier, le démineur). Dans ce lien d'interdépendance, l'appelé doit apprendre à utiliser sa ressource, à l'entretenir car il y va de sa propre survie. Cela entraîne nécessairement une obligation d'acceptation de la relation, mais du même coup développe aussi chez le soldat une certaine forme de respect pour son engin et les munitions qui l'accompagnent au point que l'échange se matérialise par une anthropomorphisation de l'objet perceptible à travers les noms propres ou les surnoms affectifs donnés qu'ils soient descriptifs, humoristiques ou sexuels. Dans la fureur des combats, l'arme dit aussi les hantises et les fiertés des hommes. Les expressions utilisées pour décrire la puissance du feu – les orgues de Staline ou Katyusha pendant la Seconde Guerre mondiale – correspondent à une façon d'exprimer la terreur, de la styliser de la même façon qu'il existe des façons particulières, selon les époques, pour qualifier la nature de la blessure (comme la « fine blessure » de la Grande Guerre). Avec les guerres de masse, il faut inventer un vocabulaire spécifique pour dénommer les blessures de guerre, particulièrement les atteintes psychologiques. Au-delà de la nouveauté, certaines angoisses sont spécifiques, comme celles du tankiste qui a peur de périr carbonisé dans les entrailles de sa machine aveugle. Ainsi, dans ce que disent les soldats, François Cochet décèle-t-il des réputations – certaines bonnes, d'autres négatives – associées aux armes tout en relevant que l'analyse est parfaitement subjective et associée au terrain où l'engin est déployé. Enfin, dans les documents évoquant la guerre, l'historien n'oublie pas de relever la mention fréquente de l'urgence des situations, de l'improvisation parfois grande qui oblige à retourner les armes de l'adversaire contre lui, autrement dit de s'approprier l'arme de l'ennemi. Cela nécessite de la part des hommes une capacité d'adaptation invitant

à transformer, réutiliser ou détourner les armes avant, dans une ultime étape de la guerre, de les abandonner ou de les détruire.

Dans un cadre habituel où « la réalité du champ de bataille relève de l'intransmissible », tout l'intérêt de cet ouvrage consiste donc à montrer que dans le discours savant, dans les témoignages de soldats ou d'officiers, la guerre est exprimée par le truchement de l'objet qui fait de l'homme un soldat. Un tel travail – savant et érudit – n'ayant jamais été entrepris, il faut saluer le brillant essai de François Cochet. L'étudiant y trouvera une mise en perspective historique de l'évolution des armes à travers les âges (du mousquet au fusil prussien de Dreyse, préfiguration des fusils modernes à la mitrailleuse, fusil-mitrailleur ou fusil d'assaut) et de l'adaptation sans cesse renouvelée de l'homme avec son matériel, du soldat avec son outil, le passionné d'histoire ou d'armement une somme érudite sur ce que disent les armes sur les hommes qui les utilisent tandis que l'universitaire ou le militaire trouveront là une synthèse très largement référencée sur l'expérience combattante et la culture de guerre au cours des deux derniers siècles.

Julie d'Andurain

Centre de doctrine d'emploi des forces
Paris-Sorbonne
julie.andurain@gmail.com

Daniel FABRE, Jean-Marie PRIVAT, dirs, *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie.*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Ethnocritiques, 2010, 354 p.

Il est difficile d'aborder le XIX^e siècle sans prendre conscience du foisonnement des questions sur l'homme qui l'ont traversé. De la *Société des observateurs de l'homme* (1799-1804), fondée par Roche-Ambroise Sicard, Louis-François Jauffret et Joseph de Maimieux à la chaire des « religions des peuples sans civilisation » de la 5^e section de l'École pratique des hautes études, dévolue en 1901 à Marcel Mauss, en passant par l'ouverture, en 1878, du Musée d'ethnographie du Trocadéro, ce siècle n'a cessé de placer l'homme et ses activités au centre d'un dispositif d'appréhension du sens de ses actions. Et l'on est heureux de saluer aujourd'hui la publication du présent ouvrage qui offre une remarquable approche des débuts de cette discipline. Un important préambule panoramique et synthétique de Daniel Fabre (« D'une ethnologie romantique », pp. 5-75) introduit le volume. Cette majestueuse ouverture permet au lecteur non spécialiste de

dégager les grands axes de réflexion ayant mené à la constitution de l'objet ethnologique, et au lecteur spécialiste de fixer les questions cardinales qui en ont orienté le développement : comment décrire les différences ? Quels rapports entretiennent traditions orales, langues et culture ? La découverte de cultures étrangères induit-elle une remise en cause critique de la culture française à l'heure de la transition traumatique entre Lumières et Romantisme ? À la suite, cinq sections permettent de balayer un large secteur de ces problématiques que d'autres volumes de la même collection sont ultérieurement appelés à explorer plus en profondeur.

Dans *Encyclopédies du divers*, la première de ces sections, Jean-François Courouau propose une clairvoyante étude de la représentation de la langue occitane dans le *Mithridates* de Johann C. Adelung et Johann S. Vater (1809), qui met bien en évidence l'importance dévolue dans ce volume à une histoire linguistique de la France dans laquelle la langue méridionale se caractérise par une pureté (elle n'a pas souffert des invasions franques et de la chute du royaume wisigothique, p. 88) sur laquelle a pu se constituer la langue des troubadours. On pourrait éventuellement regretter que, dans cette foisonnante réflexion, mention ne soit pas faite des pages que Jürgen Trabant a consacrées au *Mithridates* dans sa *Kleine Geschichte des Sprachdenkens, Mithridates im Paradies* (München, Verlag C.H. Beck, 2003, pp. 236-239) qui replacent le travail de Johann C. Adelung dans le cadre général de la pensée « linguistique » de l'époque.

Daniel Fabre (pp. 103-128) consacre ensuite un important article à ce grand négligé de l'histoire de la philologie française qu'est Francisque Michel. En assurant à ce dernier une palingénésie très bien documentée, l'auteur nous permet de mieux comprendre un personnage complexe et de mieux appréhender la portée de son riche engagement scientifique par-delà toutes frontières de valeur : des textes fondateurs d'un ancien français aux troubles séductions de l'argot en passant par les énigmes dangereuses de la langue basque. Et l'on ne peut que se réjouir de cet éclairage novateur. Une seconde section s'intitule « Les prismes du voyageur » et permet de prendre la mesure des effets de décentrement que procure le voyage au XIX^e siècle. Noël Barbe (pp. 131-164) étudie en contraste le voyage des Lumières et le voyage romantique. En opposant un érudit breton, Joseph-Marie Lequinio de Kerblay (1755-1814) et le plus célèbre Nodier (1781-1844), ou un voyage dans le Jura et des voyages en Illyrie, en Écosse, au Mont-Blanc et en bien d'autres